

ma desconte les avait avertis ; ils se retournèrent ébaubis. Je portais un costume de ville, la redingote et le chapeau haut de forme ; or, vis-à-vis des enfants de province aussi bien que des paysans, ce costume imprimait à celui qui le porte, un air de magistrat ou de notaire, un air de défenseur des lois. C'est un sérieux avantage ; on intimide.

Ainsi j'apparus aux acteurs de ce petit drame, tel qu'un commissaire de police qui surprend en flagrant délit toute une compagnie de duellistes. Les rivaux s'étaient séparés, reloués ; soudainement calmés, fort penauds, ils baissaient la tête en attendant l'interrogatoire et la sentence que ma brusque arrivée semblait leur présager.

L'interrogatoire ne se fit pas attendre ; je l'adressais aux deux plus coupables, au brun, au blond, indistinctement.

— Pourquoi vous battez-vous ?

Ils serrèrent obstinément les lèvres, avaient peur de parler. D'une voix plus forte je réclamai la réponse. Ce fut le grand qui s'avança pour me la fournir. Il se jugeait moins compromis et cette pensée lui donnait un peu plus d'audace.

— Pourquoi qu'ils se battent ? c'est parce que celui-là s'appelle Nunez.

D'un geste, il avait désigné le brun.

Au premier instant et n'ayant plus présents à l'esprit les détails de la scène, je crus à quelque calembredaine d'écolier basée sur le nom de Nunez, qui, décomposé en deux syllabes, peut servir de prétexte au jeu de mots le plus ordinaire et le plus banal ! Entre enfants, de moindres causes font souvent surgir de plus graves batailles. Mais presque aussitôt, je me rappelai les excitations patriotiques, je reconnus la fausse direction de mes idées et je repris :

— Nunez ? Eh bien, j'ai connu beaucoup de Français qui s'appelaient Nunez.

— Pas lui, m'sieur, c'est un Espagnol.

— Et vous essayez de l'assommer parce qu'il est Espagnol.

— Je suis Français, mâcha le brun qui fit un effort pour se faire entendre à travers ses dents serrées.

— Non, m'sieur, il est espagnol ; c'est le maître qui l'a dit.

Occupé par leur lutte, je n'avais pas porté mon attention sur les accessoires et je n'avais encore remarqué leurs gibecières, celles des adversaires traînant sur le sol, celles des témoins suspendues à leurs dos ou retenues sous leurs bras.

C'était donc au sortir de l'école que les polissons avaient décidé ce duel, dont la cause, assez futile au demeurant, était une simple leçon d'histoire. La leçon traitait de la prise d'Arras et de la réunion de l'Artois à la France, sujet local par excellence et sur lequel le maître avait donné des développements inusités. Parlant des Espagnols chassés par les troupes de Louis XIII, il avait insisté sur ce fait que les anciens possesseurs d'une province n'en disparaissent pas entièrement après la conquête qui les en a dépossédés ; puis, pour donner un exemple de la persistance des familles étrangères en Artois même après l'annexion de cette province à la France, le maître avait indiqué, comme étant de tradition espagnole, les noms de certains de ses élèves, dont Nunez.

Malheureusement Nunez n'avait pas accueilli d'une manière suffisamment modérée ces révélations étymologiques. Il se défendait d'être Espagnol, avait entendu maintes fois son père dire que sa famille habitait depuis plus de trois cents ans l'Artois. Par ancienneté de séjour il avait des droits incontestables à se considérer comme Français. Mais plus il s'était débattu, plus l'avaient taquiné ses camarades. Les taquineries ayant amené la querelle, on était venu la vider en champ clos.

Cependant, en dépit de sa défaite et peut-être enhardi par le regard de bienveillance et d'appui dont je l'encourageais, le brun eut une suprême révolte.

— Je suis plus Français que lui, grommela-t-il en regardant le blond.

— Après tout, dis-je à celui qu'on me désignait, comment t'appelles-tu, toi qui trouves tant à blâmer au nom des autres ?

Je n'entendis pas la réponse, faite à voix trop basse. Le grand dut encore une fois intervenir pour me la répéter.

— Zimmermann, m'sieur, Gaspard Zimmermann. Son père est né en Wurtemberg.

Sans doute à l'énoncé de ce nom d'une figuration si germanique et concordant si mal avec le rôle que venait de jouer son titulaire, j'eus une expression de physionomie bien significative, car tous ces galopins ouvrirent les yeux, comme si quelque lumière nouvelle venait de les frapper pour éclairer leurs idées.

Dans leur inconscience d'enfants, ne retenant de la leçon du maître que la lettre et non l'esprit, ils n'avaient pas réfléchi que Zimmermann ne possédait pas des titres suffisants pour s'ériger en champion français contre Nunez.

Et dans son dépit, comme pour se venger d'avoir été induit à commettre une sottise, le grand allait s'élançant sur le blond et lui faire payer, à lui seul, une faute d'irréflexion dont tous ensemble étaient coupables. J'arrêtai donc le grand dans cet élan interpestif et, pour cela, je n'eus qu'à lui demander son nom :

— Vanderbrœck, m'sieur.

Puis, répondant aussitôt à ma mine interrogatrice, il ajouta :

— Nous venons de Hollande.

Je ne jugeai pas utile de poursuivre mon investigation.

Fourtant un des quatre restants me cria tout glorieux :

— Moi, c'est Poulet que je m'appelle ; c'est français ça, m'sieur.

— Et moi, Dupain... Et moi, Forgeron... Et moi...

— Assez, assez ! répliquai-je, en me tournant avec insistance vers les trois originaires de pays étrangers. Assez... nés en France vous êtes tous aussi Français l'un que l'autre. Les nations sont d'autant plus fortes qu'un sang plus riche et plus varié circule dans leurs veines. Ce qui rend la France intelligente et grande, c'est que, par le mélange de ses races, l'esprit du nord et celui du midi se réunissent en elle, Vanderbrœck, Zimmermann et Nunez soyez amis.

Sur ces mots je quittai le champ clos, sans savoir si les enfants m'avaient suffisamment compris.

FERNAND CALMETTES.

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI"

Les Etapes d'un Million

I

Le 25 septembre 1870, six heures du soir sonnaient à la cathédrale d'Amiens, lorsque le train venant de Calais s'arrêta en gare.

Une trentaine de voyageurs en descendirent ; les uns coururent au buffet, les autres se dirigèrent vers la porte de sortie et, donnant leur ticket au surveillant, s'éloignèrent dans toutes les directions. Quelques-uns ayant des bagages à réclamer, attendirent dans la salle d'arrivée la remise des colis.

Parmi ces derniers, un jeune homme de vingt-six ans environ, tenant un sac de voyage à la main, se promenait avec une certaine impatience dans la vaste pièce ; dès que le changement des bagages fut terminé, il se plaça devant deux malles qui venaient d'être déposées sur de longues tables disposées en fer-à-cheval, et la visite des employés de l'octroi achevée, il requit un agent de la Compagnie pour porter les deux colis en dehors de la gare.

— Où faut-il les déposer ces objets, demanda le facteur.

— Je vous le dirai tout à l'heure.

— Avez-vous retenu une voiture ?

— J'espère en trouver une à la porte.

— Ce sera difficile, Monsieur, reprit l'employé du chemin de fer ; beaucoup de gens, redoutant l'arrivée des Allemands, réquisitionnent des fineres pour s'enfuir, et dame, la marchandise devient rare sur la place.

— Allons toujours, nous verrons biens.

Les deux personnages sortirent ; le jeune homme chercha des yeux tout autour de la place, allant à droite, à gauche, comme pour

reconnaître un visage de connaissance, puis, poussant tout à coup une exclamation satisfaite :

— Bernard ? cria-t-il à un cocher qui se tenait à quelques pas de là sur le siège d'une calèche.

L'autre leva la tête et fit un signe de la main, tout en imprimant au véhicule un mouvement en avant.

— Bonjour, Monsieur Gaston, le voyage a-t-il été bon ?

— Excellent. Comment va-t-on au château ?

— Très bien, quoique Mlle Léonie soit d'une grande tristesse depuis votre départ ; mais la dépêche reçue ce matin a ramené la joie sur son visage ; elle serait complète si les nouvelles de la guerre n'allaient de mal en pis. En voilà des événements depuis trois mois, hein ! qu'en pensez-vous, Monsieur de Vaunaye ?

Le jeune homme poussa un profond soupir et ne répondit pas.

— Vous avez su tout cela en Amérique, n'est-ce pas ?

— Oui, je l'ai appris à New-York ; aussi ai-je devancé l'époque de mon retour, pour venir mettre mon dévouement au service de mon pays.

— Avant huit jours les Prussiens seront ici, s'ils vont de ce train.

— Le ciel nous en préserve !

Tout en causant, Bernard et le facteur de la gare avaient placé les deux malles sur l'arrière de la voiture et les y avaient attachées ; rabattant la capote, Gaston, qui tenait toujours son sac de voyage à la main, prit place sur le siège du fond ; Bernard remonta sur le devant et, le pourboire donné à l'employé de la Compagnie du Nord, la calèche partit au grand trot, gagna le faubourg et prit la route de Pont-Noyelles.

La conversation, commencée à Amiens, dura longtemps encore ; Bernard était loquace et, comme il ne manquait ni d'aplomb ni d'intelligence, le voyage parut de courte durée.

— Tu disais donc que l'ennemi approche ? reprit Gaston de Vaunaye, en poussant un profond soupir.

— S'il est à vingt-cinq lieues d'Amiens, c'est tout le plus.

— Nous n'avons donc pas de soldats à lui opposer ?

— Parbleu si ; mais ce sont des moblots ; des troupes neuves, qui